

J  
A  
C  
Q  
U  
E  
S

C  
Ô  
T  
É

# NÉBULOSITÉ CROISSANTE EN FIN DE JOURNÉE



Extrait de la publication

**ALIRE**



À PROPOS DE  
*NÉBULOSITÉ CROISSANTE*  
*EN FIN DE JOURNÉE...*

« ENFIN UN POLAR QUÉBÉCOIS QUI N'EST PAS  
UN PRÉTEXTE, NI UNE PÂLE IMITATION DES  
AMÉRICAINS [...] UN POLAR CAPTIVANT, À LA  
HAUTEUR DES EXCELLENTS LIVRES QUE  
PUBLIE GÉNÉRALEMENT ALIRE. »

*Le Libraire*

« SON HISTOIRE EST CONSTRUITE SUR DES  
POUTRES, L'INTRIGUE EST À L'AVANT-PLAN,  
SOLIDE, ENLEVANTE, LES SCÈNES D'ACTION  
SONT RÉGLÉES AU QUART DE TOUR [...]  
BREF, C'EST UN VRAI PLAISIR  
QUE DE SE PLONGER DANS CETTE HISTOIRE.  
ET LA SUITE, QUE LA CONCLUSION (RÉUSSIE  
ET PAS BANALE) LAISSE ENTREVOIR,  
ON L'ATTEND AVEC IMPATIENCE. »

*Voir – Montréal*

« LE RYTHME EST MENÉ À UN TRAIN D'ENFER  
ET, SI L'AUTEUR DE CES LIGNES NE FLIRTE PAS  
SOUVENT AVEC LE ROMAN NOIR,  
LA SURPRISE FUT DE TAILLE, ET CE,  
JUSQU'AUX PETITES HEURES DU MATIN. »

*Ici*

C'EST DU COSTAUD, LE RYTHME EST EFFRÉNÉ.  
SI VOUS PLONGEZ, ATTENDEZ-VOUS  
À DU ROMAN NOIR. »

***SRC***

« SI L'ON SE FIE À *NÉBULOSITÉ CROISSANTE EN  
FIN DE JOURNÉE* [...] L'AUTEUR MANIE DÉJÀ  
L'ART DU SUSPENSE AVEC UN DOIGTÉ  
DES PLUS MALÉFIQUES. »

***Le Soleil***

« SON ÉCRITURE ET SON SENS ROMANESQUE  
CONFÈRENT À CE POLAR DES QUALITÉS  
QUE L'ON RETROUVE  
DANS LES MEILLEURS RÉCITS DU GENRE. »

***Québec français***

« UNE ENTREPRISE RISQUÉE DONT L'AUTEUR  
S'ACQUITTE HAUT LA MAIN.  
IL FAUT DIRE QUE L'INTRIGUE EST FICELÉ  
COMME UN RÔTI DE PORC ET QUE  
LE ROMAN COMPORTE DE NOMBREUSES  
RÉFÉRENCES SOCIOCULTURELLES  
SAVOUREUSES RENDANT L'ENSEMBLE  
D'UNE GRANDE CRÉDIBILITÉ. »

***Impact Campus***

... ET DU *ROUGE IDÉAL*

2003 — PRIX ARTHUR-ELLIS

« LE PORTRAIT QUE FAIT JACQUES CÔTÉ  
DE LA VIEILLE CAPITALE  
S'AVÈRE TOUT À FAIT ÉTONNANT,  
COMME SI, LE TEMPS D'UN ROMAN,  
QUÉBEC PRENAIT DES AIRS DE  
NEW YORK OU DE CHICAGO. »

*Le Soleil*

« IL EST DIFFICILE DE LÂCHER CETTE HISTOIRE  
MENÉE TAMBOUR BATTANT. [...]   
CÔTÉ TIRE BIEN SON ÉPINGLE DU JEU.  
IL NOUS ENTRAÎNE DANS UN RÉCIT BIEN  
FICELÉ, AU SUSPENSE RONDEMENT MENÉ. »

*La Presse*

« UNE ÉCRITURE IMPECCABLE,  
DES DIALOGUES SAVOUREUX ET JUSTES  
QUI SAVENT JOUER DE PLUSIEURS NIVEAUX DE  
LANGAGE FONT DU *ROUGE IDÉAL*  
UN POLAR PARTICULIÈREMENT EFFICACE  
QUI SAURA À COUP SÛR PLAIRE  
AUX AMATEURS DU GENRE. »

*Le Devoir*

« LE ROMAN EST BIEN FICELÉ,  
FACILE D'ACCÈS. »

*Le Journal de Québec*

« DU BEAU TRAVAIL. »

*Nuit Blanche*

« UNE INTRIGUE DRÔLEMENT BIEN FICELÉE  
À LIRE D'UN SEUL TRAIT.

PALPITANT. »

*Les Ailes de la mode*

« UN EXCELLENT POLAR...

UN ROMAN QUI M'A BEAUCOUP PLU  
POUR L'INTELLIGENCE DE SON SCÉNARIO. »

*CJMF*

« JACQUES CÔTÉ MET SES TALENTS DE CONTEUR  
AU SERVICE D'UN STYLE, LE ROMAN POLICIER,  
QU'IL MAÎTRISE DE MIEUX EN MIEUX.

*LE ROUGE IDÉAL* LUI PERMET D'ENTRER  
DE PLAIN-PIED DANS LE CERCLE RESTREINT  
DES AUTEURS DE POLAR *MADE IN QUÉBEC.* »

*Amazon.ca*

« JACQUES CÔTÉ N'A RIEN À ENVIER  
AUX PLUS GRANDS ÉCRIVAINS DE POLARS.  
AVEC *LE ROUGE IDÉAL*, L'AUTEUR PROUVE  
SA TOTALE MAÎTRISE DU STYLE ET, SURTOUT,  
DE LA LANGUE DANS TOUTES SES NUANCES. »

*Le Nouvelliste*

**NÉBULOSITÉ CROISSANTE  
EN FIN DE JOURNÉE**

## DU MÊME AUTEUR

*Les Montagnes russes*. Roman.

Montréal : VLB, 1988.

*Les Tours de Londres*. Roman.

Montréal : VLB, 1991.

*Les Amitiés inachevées*. Roman.

Montréal : Québec/Amérique, coll. Littérature d'Amérique, 1994.

*Nébulosité croissante en fin de journée*. Roman.

Beauport : Alire, Romans 034, 2000.

*Le Rouge idéal*. Roman.

Lévis : Alire, Romans 063, 2002.

*Wilfrid Derome, expert en homicide*. Récit biographique.

Montréal : Boréal, 2003.

*La Rive noire*. Roman.

Lévis : Alire, Romans 092, 2005.

*Le Chemin des brumes*. Roman.

Lévis : Alire, Romans 113, 2008.

# NÉBULOSITÉ CROISSANTE EN FIN DE JOURNÉE

JACQUES CÔTÉ



Extrait de la publication

Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE

Photographie : VALÉRIE ST-MARTIN

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

**Messageries ADP**

2315, rue de la Province  
Longueuil (Québec) Canada  
J4G 1G4  
Téléphone : 450-640-1237  
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

**Interforum editis**

Immeuble Paryseine  
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex  
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91  
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33  
Service commande France Métropolitaine  
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28  
Service commandes Export-DOM-TOM  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86  
Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)  
Courriel : [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)

Suisse :

**Interforum editis Suisse**

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60  
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68  
Internet : [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)  
Courriel : [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf  
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Commandes :  
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33  
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66  
Internet : [www.olf.ch](http://www.olf.ch)  
Courriel : [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)

Belgique et Luxembourg :

**Interforum Benelux S.A.**

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve  
Tél. : 00 32 10 42 03 20  
Télécopieur : 00 32 10 41 20 24  
Internet : [www.interforum.be](http://www.interforum.be)  
Courriel : [info@interforum.be](mailto:info@interforum.be)

Pour toute information supplémentaire

**LES ÉDITIONS ALIRE INC.**

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1  
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443  
Courriel : [info@alire.com](mailto:info@alire.com)  
Internet : [www.alire.com](http://www.alire.com)

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION  
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1<sup>er</sup> dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2000  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

© 2000 ÉDITIONS ALIRE INC. & JACQUES CÔTÉ

15 14 13 12 11<sup>e</sup> MILLE

*À Jean-François et Marc-André*



*Je souhaite aux gens heureux tout le mal possible à cause du mal qu'ils me font par leur sale bonheur. Et puis, voyez-vous, l'habileté suprême du méchant, c'est de dévoiler son jeu tout en l'accomplissant, c'est de joindre l'impudeur au forfait. Rien n'égale le plaisir de celui qui abat ses cartes sans se compromettre.*

Pascal Bruckner

*Lunes de fiel*



# CHAPITRE 1

**SAMEDI, 5 JUIN 1976**

H aimait sentir les vapeurs qui s'échappaient du pistolet à essence. Elles dansaient comme un voile autour de la pompe dont les chromes étincelaient. L'enseigne étoilée rouge de la Texan Oil Company perçait le ciel indigo. La journée était chaude, d'une chaleur accablante. De l'atelier de mécanique un rythme disco et la voix de Donna Summer accompagnaient les pistolets à air comprimé.

Il donna deux coups secs sur la clenche pour arriver à un chiffre rond de 20 dollars et referma le réservoir de la rutilante Buick Riviera. Il n'eut pas le temps de se déplier et de remonter la plaque minéralogique que la sonnerie de la station-service retentit de nouveau. Les clients ne cessaient d'affluer depuis deux heures. En voyant la Corvette Stingray vert métallique pointer son museau à un mètre de ses yeux, il ressentit une telle fébrilité qu'il oublia de se faire payer par le client. Son regard se fixa sur la plaque qui identifiait son propriétaire : Kid Samson. Le conducteur de la Buick s'impatienta. Le jeune homme restait là, accroupi, immobilisé par l'émotion. Il aperçut les bottes en peau de serpent de Samson qui claquaient contre

l'asphalte. La voix éreintée du conducteur le ramena à la réalité.

— Tu veux être payé ?

Ses grosses mains pleines de cambouis s'activèrent rapidement. En un tournemain il alla cueillir le billet et le glissa dans la poche de son bleu de travail.

— Salut, le jeune. *Full et check* l'huile.

— Oui...

— Quand est-ce que tu viens te faire peur ? dit Samson en montrant le bazou que H avait acheté en prévision des courses de démolition.

— Je m'inscris cette semaine à ma première course.

Il lui faudrait d'abord recouvrer son permis de conduire, ce qui était loin d'être fait. Mais à la limite il s'en passerait.

— Je t'attends avec mon *bumper*, le jeune... dit Samson en riant.

Tout ragaillardi, H ouvrit la trappe du bouchon situé au-dessus de la valise arrière. Il inséra prudemment le pistolet à essence et enclencha la détente. Il se tourna et regarda Kid marcher en se dandinant vers le bureau, les jambes musclées à en fendre son jean, la cigarette entre le pouce et l'index, le majeur la tapotant pour faire tomber la cendre. Samson était costaud et ses épaules saillaient sous son t-shirt blanc aux couleurs de Kid Samson Racing. Dans l'une des poches arrière de ses Wrangler, son gros portefeuille était attaché à une chaînette. Il peignait ses cheveux noirs vers l'arrière en les aplatisant avec une pommade qui en accentuait le lustre. Ses longs bras se balançaient nonchalamment et le coton des manches épousait ses biceps gonflés par les haltères. Lui aussi avait des tatouages : une fille nue sur l'avant-bras gauche appelée Manon et un chef indien sur l'autre. Sur le seuil de la porte, le patron, Bérubé, attendait Kid avec le sourire. Samson était une vedette locale, un fidèle client. Un p'tit cul

parti de rien, comme on disait, et dont l'entreprise de soudure avait prospéré.

H ouvrit le long capot de la Corvette et retira la jauge à l'huile, en essuya l'extrémité, la glissa dans son cylindre et constata en la retirant de nouveau que le 357 Chevy ne pompait pas l'huile. Une vraie merveille. Un bloc-moteur étincelant comme du nickel. Une fille passa en bicyclette et il la dévisagea en souriant comme si la voiture lui appartenait. Elle se montra indifférente, se détournant en affectant une moue dédaigneuse.

Il referma le capot. Kid Samson était l'une de ses idoles. Il avait grandi dans la même paroisse que lui : à Sainte-Geneviève, dans la partie pauvre. H, comme on l'appelait, suivait toutes les courses de démolition auxquelles Samson participait. L'autodrome de Val-Saint-Michel devenait le royaume de Kid : courses en forme de huit, sauts par-dessus trois autobus scolaires – le célèbre péril jaune – ou encore la traversée d'un mur de feu long de cent mètres. Des dimanches d'enfer. La dernière page du cahier des sports recensait régulièrement ses exploits. Rien à son épreuve. C'était le Evil Knievel québécois.

Passionné également de casse sous toutes ses formes, H, avec son allocation de la prison, s'était acheté une Chevrolet 1959, véritable forteresse d'acier. Son agent de probation avait applaudi son initiative, de même que le psy de la prison. Toute sa violence pourrait être canalisée et manifestée dans un cadre légal. Le patron de la station-service lui avait fait un bon prix et l'autorisait à garer le véhicule dans le stationnement du garage en attendant qu'il achève les réparations. H allait peindre son engin d'un jaune vif et inscrire en noir le numéro 13 sur le capot et sur les portes. Il ne restait plus qu'à réparer le démarreur et il pourrait se lancer à l'assaut.

Avant de retirer le pistolet à essence, H vérifia les niveaux d'huile des freins et de la transmission, lava le pare-brise et les phares bien qu'ils ne fussent pas sales, et jaugea la pression d'air dans les pneus. Samson accordait toujours un bon pourboire et il fallait lui donner du service, d'autant plus qu'il dispensait à H des conseils pour bien figurer dans les courses de démolition.

Samson connaissait une partie de l'histoire du jeune pompiste. Le patron, Bérubé, lui avait raconté qu'il avait accepté de parrainer un détenu en libération conditionnelle à la demande d'un membre du club Lions de la paroisse Sainte-Geneviève. H avait un dossier judiciaire aux chapitres nombreux malgré son jeune âge : vols, recel, destructions de véhicules et voies de fait. Note positive : de Boscoville à Orsainville en passant par Tilly, il avait complété son cours de mécanique.

Il avait vingt et un ans mais en paraissait trente-deux tellement les coups avaient cabossé son visage. Cette face blême, parée contre les rayons du soleil, servait d'écran à des yeux qui semblaient avoir été percés par un ouvre-boîtes. Le lobe ballonné et le dos arqué du nez avaient souffert de quelques combats de boxe en prison ; de même que les dents, pour le moins disparates, de vrais chicots gorgés de sucreries et encerclés par des lèvres presque invisibles, une mince ligne rouge, hachurée d'une cicatrice. Ses cheveux châtons cachaient ses oreilles et son front était masqué en partie par un toupet. Au travail, le patron lui demandait d'attacher cette chevelure et de la dissimuler dans sa combinaison. D'une forte stature, il affichait d'impressionnants trapèzes, deltoïdes et pectoraux qui lui avaient causé bien des ennuis.

Le jeune homme jeta un coup d'œil au compteur. Pour exprimer son admiration, il alla jusqu'à laver

les feux arrière de la Corvette. De grands éclats de rire fusèrent du garage. Les mécaniciens alignés sous la porte de l'atelier de mécanique se moquaient de lui, pensait-il, en raison du zèle qu'il mettait à l'ouvrage. Il les détestait tous. Un jour il en ferait payer un. Dans tous les centres de détention où il avait niché, personne n'avait pu l'intimider. Il était fort et vicieux dans ses attaques, imprévisible.

Samson sortit du garage en envoyant la main au personnel.

H replaçâ le pistolet de distribution, vissa le bouchon du réservoir.

— Combien que je te dois, l'jeune ?

— 18 piastres.

— Jus' ça ! Ça se peut pas. La *tank* était vide. T'as fait le plein ?

— Oui.

Samson jeta un coup d'œil sur l'afficheur de la pompe à essence et se mit à jurer. Bouillant de rage, il donna un coup de pied sur un pneu.

— Crisse de câlce de ciboire de tabarnak ! Te rends-tu compte de c'que t'as faite, innocent ? T'as mis du jaune au lieu du rouge. J'vas tout encrasser mon moteur. Non ! Non ! Non ! Ça se peut pas.

Samson se prit la tête entre les mains. Ses yeux semblaient vouloir bondir hors de leurs orbites.

H, sous le choc, ne disait rien, victime de cet horrible vertige qui se manifestait parfois. Il dut s'appuyer contre un présentoir. Sentant sa tempe droite pomper dange-reusement, il s'efforça de garder son calme.

Samson, hors de lui, ses bras implorant le ciel, poussa un guttural tabarnak, puis hurla : « Y a mis du jaune, câlce ! » Cette erreur prenait l'allure d'une catastrophe : c'était une hérésie. On ne remplissait pas le réservoir d'une Corvette avec de l'essence contenant un bas indice d'octane. Un moteur d'une telle puissance ne carburait qu'au « rouge ».

Un coup de vent fouetta les fanions multicolores en plastique suspendus dans les airs.

H fixait le bitume pendant que l'autre l'engueulait. Il aperçut les jambes de Bérubé qui s'amaient rapidement. Il leva la tête et défia le regard du patron. Les employés regardaient la scène à distance sous la porte de l'atelier de mécanique.

— Qu'est-ce qui se passe, Kid ?

— Ton gars a mis du jaune à place du rouge.

Le patron ferma les yeux et serra la mâchoire. Il toisa son employé, mais celui-ci ne bronchait pas. Du revers de la main, le garçon essuya la sueur qui perlait sur son front. Il faisait pitié à voir dans son bleu de travail taché d'huile. Il en détacha le haut, découvrant la brûlure qu'il s'était infligée lors d'un vol de voiture qui avait mal tourné.

— À quoi tu penses ? vociféra Samson à l'endroit du jeune homme.

— Écoute, Kid, c'est gratuit.

— Je veux rien savoir, Djay-Djay. Ça répare rien. J'vas tout encrasser mon moteur. Tu vas siphonner ce gaz-là, pis tu vas mettre du rouge dans *tank*. Pis j'veux pus voir cette tête de linotte-là toucher à mon char. O.K. ?

Le patron dévisagea son pompiste.

— Inquiète-toi pas, il vient de faire son dernier plein.

Bérubé ne pouvait pas se permettre de perdre un client comme Samson. Son index encrassé se pointa à quelques pouces du visage du jeune homme.

— T'as assez gaffé comme ça. Prends tes cliques puis tes claques. T'es renvoyé.

Le patron jouait cette carte pour ramener Samson à de meilleurs sentiments. Pour lui, c'était fini les programmes de réinsertion. (Il oubliait de mentionner une petite entorse à la Loi du salaire minimum : refusant

de payer 2,87 \$ l'heure comme le prescrivait la loi, il se contentait d'offrir 1,90 \$, en dessous de la table. La bonté et la compassion avaient un prix.)

Le regard inquiétant du garçon indisposa le patron, un regard d'animal à sang froid, des yeux de serpent qui vous glaçaient la colonne.

Les employés étaient sortis pour assister à la scène et chacun d'eux craignait d'avoir à réparer l'erreur de H au moment où l'on fermait l'atelier de mécanique. Il faisait beau et ils avaient tous envie de profiter du samedi après-midi.

S'échappait de la radio *You're the first, the last, my everything*: la voix caverneuse de Barry White annonçait un week-end prometteur où filles et bières seraient à l'honneur.

H n'avait pas répondu aux attaques, se contentant de ruminer un désir de vengeance. Le soleil cuisait son visage et il semblait dans un autre monde. Il jeta un coup d'œil discret vers les mécaniciens qui se moquaient de lui en fumant une cigarette. L'un d'eux, Bissonnette, riait toujours plus fort que les autres de ses malheurs.

Le patron répéta son injonction malgré la peur qui le tenaillait :

— T'as pas compris ? Scrame ! T'es renvoyé. Va-t'en... Débarrasse... Tu viendras chercher ton bazou et ta paye mercredi.

Puis Bissonnette poussa l'insulte un peu trop loin en susurrant la lettre Hhhhhhhhhhhh, faisant allusion à la drogue qu'affectionnait l'ex-détenu. Seuls ses copains en taule pouvaient l'interpeller par ce surnom. H perdit contenance, s'empara d'une pinte d'huile 10 W 30 et la lança avec une force inouïe sur le mur du garage, manquant de peu Bissonnette. La pinte de carton éclata, éclaboussant les mécaniciens.

H allait se lancer à l'assaut de Bissonnette mais fut retenu par Bérubé et Samson.

La violence dans les yeux du garçon les décontenança. Le patron sentit l'urgence de calmer tout le monde. Il apostropha Bissonnette : « Maudit innocent, mêle-toé de tes affaires. »

H, qui craignait d'avoir des ennuis pour son geste, ne demanda pas son reste. Il viendrait chercher sa paye et sa voiture.

Il traversa lentement le chemin Sainte-Foy en oblique, défiant les voitures et obligeant les conducteurs à ralentir. Il entra dans la vieille épicerie Côté pour dépenser ses pourboires, s'achetant des Colts, des croustilles et un coke. Il ne lui restait que cinq dollars dans les poches. Comment allait-il annoncer la nouvelle à la vieille maudite ? se demandait-il. Il puait l'essence, la sueur, la graisse, et ses mains étaient crasseuses, ce qui heureusement cachait ses cicatrices.

Tête basse, il entreprit la descente de cette longue côte qui le menait chez lui, l'avant-dernier immeuble de la rue de Norvège. Une rue qui n'avait rien de la Norvège. Une rue monotone, sans arbres. Ses yeux fixaient ses grosses bottes noircies de cambouis. Il ressemblait à l'une de ces figurines dont les jambes s'activent mécaniquement sur un plan incliné.

Un adolescent qui s'amenait en sens inverse changea de trottoir en l'apercevant. Les enfants en général l'évitaient, car ils connaissaient sa mauvaise réputation. De mauvais poil, H le dévisagea et fit quelques enjambées vers lui. Le garçon décampa pour se cacher derrière les immeubles de la rue des Mélèzes. Cigarillo au coin du bec, H fonça sur lui et, dix mètres plus loin, lâcha sa proie comme un prédateur écœuré de tout.

Kid Samson ne serait jamais plus un modèle pour lui. On n'avait pas le droit de l'engueuler. Feu Paul, le seul vrai modèle qu'il aurait jamais, avait raison : le

monde est une chiure. Demolition Man était comme tous les autres : un chien sale. Et les chiens sales ne méritent pas de vivre. Pas plus que les policiers. L'évangile selon Ti-Paul se révélait toujours vrai : « Peu importe ce que tu fais, tu t'en sors pas. Alors frappe pour dire que c'est assez. » C'est ce que Ti-Paul avait prouvé un soir de juillet. Il y avait laissé sa peau au sommet du pont de Québec. Un exploit couronné par les premières pages des journaux. Ti-Paul, le sang qui coulait dans ses veines...

En arrivant devant son immeuble, le gros bloc rouge comme il l'appelait, il jeta un coup d'œil au dernier étage. La vieille rôissait au soleil en écoutant la station CKCV qui faisait tourner *Comme j'ai toujours envie d'aimer*.

Il allait lui fermer la gueule si elle posait trop de questions. Il monta lentement jusqu'au deuxième étage sans dire un mot. Il entra sans la saluer, alla se terrorer dans sa chambre, se laissa choir sur le lit défait. Le vrombissement des voitures et le vacarme des camions qui rétrogradaient violemment sur le boulevard Duplessis envahissaient la pièce. La nuit n'y changeait rien. Moins de circulation, mais, comme tout était calme autour, le bruit d'une seule voiture résonnait pendant de longues secondes. Parfois le boulevard devenait une piste de course pour deux chauffeurs téméraires. H souhaitait alors que le duel se termine dans un carambolage, ce qui arrivait parfois. La paix sonore n'existait jamais. Pour ajouter à cette cacophonie de décibels, les avions qui atterrissaient à l'aéroport de l'Ancienne-Lorette survolaient à basse altitude les immeubles des rues de Norvège et des Mélèzes.

Sur la porte de la chambre était épinglée une affiche d'Ozzy Osbourne, le chanteur de Black Sabbath, son groupe préféré. Sur une étagère en mélamine blanche

se trouvaient une centaine de modèles réduits de voitures. Pour la plupart volés, à l'exception de ceux qu'il avait achetés en prison. Avec une lampe à souder, il avait fait fondre les voitures pour leur donner un aspect accidenté. Puis, il avait recréé des scènes d'accidents. Les voitures semblaient toutes le résultat d'effroyables collisions. Sur la tablette du haut, une photo encadrée d'un jeune qui lui ressemblait étrangement. C'était un mémorial, une épitaphe à la mémoire de Paul. H y avait disposé des objets ayant appartenu à son héros : une baïonnette à poignée, une dague, un bracelet, deux bagues, une croix gammée, une pipe à haschisch, la tragique première page du *Journal de Québec* du 12 juillet 1972 ; et surtout une petite urne contenant quelques cendres du cher disparu.

Paul était né quelques semaines après lui. Ils avaient été conçus dans le même immeuble. Lui au second étage, au 301, et Paul au premier, au 203. Vers l'âge de cinq ans, copains inséparables, on les avait séparés parce qu'ils se ressemblaient trop et que cette coïncidence faisait parler les mauvaises langues. Mais la distance entre les deux paroisses n'était pas suffisante. Ils étaient inséparables, des siamois. Le père était carrossier et aimait les femmes. Trop, selon ses proches. Puis le père et la mère s'étaient tués dans des circonstances nébuleuses lors d'un violent face-à-face sur le boulevard Sainte-Anne. Paul avait été élevé par la sœur de sa mère, puis il avait migré de l'école de réforme de Boscoville au Centre de jeunesse Tilly à la prison d'Orsainville.

Après avoir roupillé et s'être soulagé d'une érection, H se leva, déposa la tête de lecture sur le premier sillon de *Paranoïd*, son disque préféré. La voix haut perchée et les guitares *fuzzées* parvenaient presque à enterrer les bruits urbains.

La porte s'ouvrit brusquement. Le visage bouffi et acnéique de sa tante émergea avec ses yeux glauques, éteints par trop de Valium. Le soleil avait gratiné sa peau. Elle portait un bikini vert lime au tissu gaufré. Son corps décharné, malgré ses 48 ans, était usé avant le temps ; ses cuisses étaient rongées par la cellulite, ses jambes striées de varices, et ses seins s'étaient affaissés comme ceux des mémés noires qu'il voyait dans les documentaires sur l'Afrique.

— Baisse la musique, calvâsse. Le voisin va encore taper dans les murs.

— D'la marde. Qu'i' aille chier, dit H en se redressant à peine.

— T'es pas au travail ?

— Y avait pas de job, une des pompes a brisé.

Elle le regarda sans le croire.

— Va te laver. T'es sale. Ça pue l'gaz icitte.

— Crisse-moé la paix.

La tante ne réagissait plus aux insultes. C'était comme lui dire bonjour, comment ça va ? Le cadeau de Grec que lui avait refilé sa sœur s'était avéré un vrai calvaire qui allait miner sa vie. Une vieille fille avec un enfant maudit. Elle avait fait son possible, mais il lui menait la vie dure. Elle n'espérait plus qu'il paie un jour sa pension et en venait à souhaiter qu'il retourne en prison.

Le voisin du dessous frappa deux fois avec un manche à balai. H donna deux violents coups de talon et un « va chier » en guise de réponse.

— Baisse ta musique ! Le concierge va monter, calvâsse, cria sa tante d'une voix éraillée par trois paquets quotidiens de cigarettes.

— Je vais la baisser. Sors, je vais me changer.

— Va te laver, tu pues.

— Oui. Sors, hostie !

Vers cinq heures, on frappa trois coups au mur. C'était le signal d'Angela pour annoncer à son neveu que le souper était prêt. Il leva manuellement le bras du tourne-disque.

Dans la cuisine, sur la table ovale en stratifié blanc, l'attendaient deux hamburgers sur une assiette en bois. Il décapsula la bouteille de Coke sur le comptoir, il le buvait chaud, et s'en versa un grand verre. Sa grosse main noire prit la bouteille de ketchup en plastique. Elle était quasiment vide. Il pressa la bouteille jusqu'à ce qu'elle échappe d'horribles pets.

— Y a pus de catchup.

— Y a d'la relish pis de la moutarde, lança Angela d'un ton sec.

— T'oublies toujours d'acheter de quoi.

— Pis toé, t'oublies toujours de me payer ta pension. Plains-toé pas.

La bouteille n'en finissait plus d'agoniser entre ses mains. Angela s'empara de la bouteille.

— J'vas mettre de l'eau au fond.

— Ça goûte le cul.

Elle se leva, fit couler un peu d'eau dans la bouteille et l'agita pour en tirer un faible jus, qui contenta H.

Comme il faisait trop chaud à l'intérieur, il alla manger sur le balcon qui donnait sur le boulevard Duplessis. Avant de sortir, il ramassa le jeu de Mille Bornes sur la table du salon. La vieille écoutait *Bonanza* en mangeant ses hamburgers. Il entendit l'indicatif musical qu'il détestait tant. Il associa le stupide banjo à Kid Samson qui se prenait pour un cow-boy.

Assis sur la chaise longue, il avala en deux bouchées son repas, cala son verre de Coke et rota, mais personne n'entendit. Ensuite, H prit le jeu de Mille Bornes. Il tira l'une des cartes où un chiffre apparaîtrait sur ce qu'il croyait être une pierre tombale alors qu'il s'agissait en fait d'une borne de kilométre. C'était

le numéro 75. L'heure de pointe l'obligeait à un calcul rapide. Il se mit à compter les voitures dans chaque voie. Il poursuivit minutieusement le compte dans sa tête: 68 et 69 dans la voie sud. Le soixante-quatorzième dans la voie nord: une horrible Torino bleu poudre qu'il aurait voulu liquider – puis dans la voie sud le sacrifice allait avoir lieu. Une « Maverick de fif », comme il les appelait, apparut devant lui. Il épaula une carabine imaginaire, ajusta sa ligne de mire, appuya sur la détente et fantasma le pire des carambolages, une collision impliquant plein de voitures, comme dans ses rêves.

Au moment où son délire atteignait son apogée, une ambulance Cadillac 1965 rouge et blanche – il connaissait tous les modèles – passa à tombeau ouvert, sirène et gyrophares en activité. Il se passionnait pour ces rutilants corbillards. Il eut l'impression que son jeu de société morbide prenait forme dans la réalité. Le travail des ambulanciers le fascinait.

Le soir, dans son lit, il était à l'affût du moindre crash. Il y avait au moins un accident majeur par mois sur le boulevard Duplessis. Par les décibels de l'impact, il devinait la distance et le lieu de la tragédie. Au son, il mesurait la fatalité de l'accident. Il sautait alors de son lit et se rendait sur place. Parfois, il n'avait qu'à regarder du haut de la fenêtre de sa chambre. Deux mois auparavant, une voiture s'était enroulée autour d'un poteau à quelques mètres de chez lui. De son mirador sinistre, il avait observé le drame qui s'était joué sous ses yeux. La scène était horrible. Les cris, les plaintes, les gémissements faisaient monter son adrénaline et le mettaient dans un état second. Il ne prêtait jamais secours, enivré par le spectacle. Le lendemain, les membres de la famille s'étaient rendus sur les lieux de l'accident. Ils cherchaient quelque chose sur le terre-plein. « Ça doit avoir de la valeur », avait

tout de suite pensé sa tante. La scène ne l'avait pas ému outre mesure. Hormis les sensations fortes qu'il en tirait, H s'inspirait de ces tragédies pour sculpter ses modèles réduits. Dans certaines voitures, il avait introduit des figurines en plastique qu'il maquillait en grands blessés. Sa tante avait cessé d'émettre des commentaires négatifs sur cette passion morbide. Elle trouvait le jeu tordu au possible mais ne le disait pas. En prison, au contraire, les détenus appréciaient l'artiste de la casse, particulièrement les scènes d'accidents impliquant des voitures de police. Il avait pu exposer ses œuvres en prison, ce qui lui avait valu beaucoup de compliments.

Du salon, le rire rauque et hystérique de sa tante l'agressait. Elle adorait l'émission *Bonanza*. Elle était serveuse le soir dans un resto appelé le Buffet de la colline. Le jour, elle écoutait la télé ou se faisait bronzer sur le balcon en grillant cigarette sur cigarette, au point d'avoir en permanence un nuage de Craven A autour d'elle. Vieille fille à vingt-six ans, vieille fille pour toujours, lui rabâchait sa famille quand elle était jeune. Elle n'avait eu d'hommes dans sa vie que les gars de la famille Bonanza.

H et Angela vivaient dans un quatre et demie meublé avec des objets des années cinquante. Le sofa était une grosse boursouflure de tissu vert funèbre dont les ressorts étaient atrophiés et les coussins éventrés. Le siège du fauteuil brun en cuirette était recouvert d'une serviette pour cacher un trou qui ne cessait de se creuser. La grosse télévision, une RCA Victor, était coiffée de longues antennes couronnées de laines d'acier avec lesquelles il fallait se battre pour avoir une image claire. Un tableau en velours représentant un picador en action était accroché au-dessus d'un meuble en forme de cercueil contenant la chaîne stéréo.

Vers neuf heures, H descendit au sous-sol. Il aimait se promener dans cet endroit humide. Il piquait souvent des objets dans les casiers. Parfois il s'y cachait pour fumer un joint ou se masturber en pensant aux voisines. Il adorait la cave, le climat d'effroi qui y régnait. Deux jours plus tôt, en maraudant dans les casiers, il avait aperçu un objet très intéressant auquel il n'avait cessé de penser depuis. S'y trouvait-il toujours ? Au fond du sous-sol s'étirait une longue rangée de 24 casiers. Les locataires y stockaient des effets personnels. Tout était cadenassé, à l'exception du leur. Ils n'avaient rien de valeur, de toute façon. Du toc de pauvres.

Il se rendit d'instinct jusqu'aux casiers. Il ne voyait rien, excepté le bout rougi de son Colt. Il marcha quelques pieds dans l'allée en se dirigeant à tâtons, puis il s'arrêta, chercha le fil interrupteur de l'ampoule, alluma. Il ferma les yeux, ébloui par la lumière. Il voyait des points orangés furtifs comme dans ses voyages à l'acide. Il s'avança jusqu'au casier des Ferron. L'étui était toujours parmi l'équipement de chasse et de pêche. Il aurait aimé montrer sa découverte à Ti-Paul. Il sortit de sa poche un trombone qu'il déplia et ouvrit le cadenas en un tournemain. Il pénétra dans le cagibi, attentif aux moindres bruits. Le sous-sol servait aussi de buanderie. Il se pencha, tira sur la fermeture éclair, caressa la crosse de la 303, apprécia la froideur du canon. Sur une tablette se trouvait une boîte de cartouches CIL. Il en prit quelques-unes qu'il mit dans la poche de sa vareuse militaire. Dans le casier voisin, il aperçut de la peinture en aérosol. Il passa sa main à travers les barreaux et s'empara d'une bombe de peinture rouge. Comme il ne voulait pas sortir avec l'étui à fusil, il alla vers un autre casier et y prit un vieux sac de hockey. Il regarda par le soupirail et constata que l'obscurité

avait délogé le jour. Il déposa l'arme dans le sac, fuma un joint, se branla et piqua un petit somme. Il était trop tôt pour aller jouer sur la route.



H observa la trotteuse marquer le coup de minuit. Le viaduc qui traversait l'autoroute Duplessis se trouvait à trois cents mètres de l'appartement de sa tante. Pour s'y rendre, il passa par le stationnement arrière, longea le boisé au bout duquel se trouvait la voie ferrée perpendiculaire au boulevard. Personne ne se trouvait sur les lieux à cette heure de la nuit. Les voitures étaient aussi moins nombreuses, les phares balayaient la chaussée sur une longue distance. Blotti contre une poutre de ciment, il examinait les véhicules par les interstices du garde-fou. Il se sentait bien à l'abri derrière ces meurtrières. Derrière lui, à sa gauche, se dressait l'usine Fruehauf qui fabriquait des remorques de camions ; à sa droite s'étalait ce qui restait de forêt à Sainte-Foy, une lisière végétale qui s'étendait jusqu'à Cap-Rouge. Devant lui, à gauche et à droite du boulevard, s'étirait un train d'immeubles qui longeait le serpent d'asphalte.

Cinq minutes après s'être embusqué, H entendit des bruits de pas sur la couche de pierres concassées. Il aperçut un itinérant, les bras en croix, qui marchait en équilibre sur l'un des rails en chantonnant des paroles confuses. C'était le fou à Bélanger, dit Bellingosse, un grand échalas perdu dans ses haillons. Il avait pris tellement de caps d'acide qu'il y avait laissé le peu de matière grise qu'il avait déjà eue. H reconnut la chanson d'Alice Cooper que fredonnait en faussant Bélanger. Il éprouva l'envie de se redresser pour aller le tabasser, mais il resta couché contre le garde-fou.

Ses yeux mi-clos observaient Bellingosse qui s'immobilisa devant lui.

— Hé *man* ! Quesse tu fais là stie ?

— Décampe parce que je te sacre une volée, dit H d'une voix qui n'entendait pas à rire.

— Je voulais juste...

H ramassa une poignée de cailloux et s'amusa à faire danser le long corps décharné. L'itinérant ne demanda pas son reste et s'éloigna en vitesse en sautillant pour ne pas être atteint, ce qui fit rire H.

De longues minutes passèrent. Le vrombissement des voitures excitait H. Puis, entre deux passages de véhicules, le boulevard redevenait calme, d'un calme urbain, incertain. H n'entendait plus que le grésillement des lampadaires et une rumeur au loin. Il aperçut la lumière de sa chambre qui était restée allumée. Il eut une pensée pour Paul. Il prit la bombe de peinture et inscrivit les mots suivants sur le tablier du viaduc :

### *TUE HURT BRISE*

Le graffiti se perdit entre les innombrables messages, dont celui laissé par Ti-Paul, *Kill the Cops*, et qui résistait à l'assaut du temps.

Le moment était venu. Il sortit la carabine du sac de hockey. Sa main glissa tout au long du canon jusqu'au guidon. C'était froid et il en apprécia le toucher. Il mit une cartouche dans le bloc de culasse, tira le chien, inséra le canon entre les barreaux du garde-fou. La mire était parfaite. Dans sa tête, il se vit faire feu sur une horrible Pinto qui souffrait en montant la côte. Il l'imagina prenant feu comme dans le film *Bullitt*.

Parmi cinquante cartes du jeu de Mille Bornes, soit celles d'attaque, de défense et d'immunité, il allait tirer une carte pour chaque automobiliste qui s'amenait vers

lui ou le contraire. Les cartes *crevé*, *stop*, *accident*, détermineraient la victime. Dix chances sur cinquante d'y passer. C'était plus que le slogan de la publicité du ministère des Transports : « une chance sur treize », pensa-t-il. La première carte annonçait : *Roulez*. Un pétaradant GTO décapotable, duquel s'échappait la chanson disco *That's the way I like it*, fut le premier à passer le test. H pigea de nouveau. La carte suivante, *increvable*, le fit rire, puisqu'elle fut tirée pour une Vega vert lime qui crachait l'huile et la boucane. « Un char de fif », se dit-il. L'autre carte, également, le fit s'esclaffer : *as du volant*, qui fut attribuée à une Plymouth Fury, un longiligne corbillard pour grand-père qui avançait à 70 kilomètres à l'heure dans la voie rapide. Soudain, lorsque H entendit la sirène d'une ambulance qui se rapprochait, son pouls s'accéléra. L'ambulance passa sous le viaduc à plus de 160 kilomètres à l'heure. L'excitation gagna toutes ses fibres. Il sortit une carte et fut impressionné : *fin de limite de vitesse*. Le jeu marchait. Il ne tirerait jamais sur une ambulance. Elles avaient l'immunité totale.

C'est alors qu'il perçut une lourde vibration dans le sol, qui s'amplifia de plus en plus. Il paniqua en entendant l'avertisseur de la locomotive. Un convoi du CN. Il se leva comme si de rien n'était et marcha le long de la voie ferrée. Le puissant phare de la locomotive l'aveugla et il se ravisa. Il laissa passer l'engin et regagna sa meurtrière d'acier. Le train paraissait ne plus finir et faisait un vacarme ahurissant. Il fut alors saisi par une révélation : le fracas des wagons couvrirait la détonation. Comment avait-il pu oublier ce détail ? pensa-t-il. Il tira une carte au moment où un véhicule venait dans sa direction : *roulez*. La rage monta en lui. Qui s'amusait à le narguer ainsi ? Wagons couverts, wagons plats, wagons à minerais ne cessaient de défile

derrière. Il prit une autre carte : *accident*. L'adrénaline monta en lui comme le mercure à la chaleur. Sa proie était désignée. Il fut sidéré en apercevant une Corvette blanche qui s'amenait dans la voie nord. C'était un signe, comme disait sa tante en parlant de choses occultes. Il visa sa cible et, lorsqu'elle fut à moins de cent mètres, il appuya sur la détente. Le pare-brise éclata. Dans un *Dies irae* sinistre, le train siffla plusieurs fois. Le bolide dévia de sa trajectoire. Le conducteur n'eut pas le temps d'appuyer sur les freins. La voiture emboutit un pilier de ciment. Le choc fut d'une violence inouïe. H sentit son corps secoué par l'impact. Involontairement, il déverrouilla le chargeur. Puis une intense chaleur se répandit sous lui. Un premier conducteur refusa de s'arrêter pour prêter assistance. H dut s'esquiver rapidement, car le wagon de queue se rapprochait. Il se débarrassa de la carte maudite en la jetant par-dessus le viaduc. Dans un *saive-qui-peut*, il décampa en direction du boisé qui séparait son immeuble du chemin de fer. En voulant faire trop vite, il trébucha et glissa sur le ballast. Il lui sembla avoir été aperçu par le contrôleur dans le wagon de queue au moment de se relever. Une lueur jaune incandescente était visible. En bas, la circulation fut aussitôt interrompue.

Il piqua à travers le petit bois, grisé par l'excitation et habité par l'angoisse. Dans la panique, il perdit pied, buta contre la racine d'un orme, s'étala de tout son long. Quand il se releva, les paumes de sa main chauffaient, toutes éraflées. Son cœur battait à grands coups sa poitrine. Il voulut se débarrasser de l'arme en la jetant au loin mais il entendit alors la voix de Ti-Paul : « Fais pas ça. » Tout était noir. Il lui fallait se trouver une cachette.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées que les sirènes des autos patrouilles s'amplifiaient au loin. Il

se rappela le chêne avec la petite cabane au milieu du bois. Il courut à en perdre le souffle, aperçut l'échelle aux barreaux cloués tout croche. Il y grimpa, le feu au derrière, et alla se réfugier dans la cabane. Une fois à l'abri, il reprit son souffle. Il coinça l'arme entre deux branches au-dessus de lui en prenant soin de la dissimuler dans le feuillage. De ce nid d'aigle, il ne voyait que les feux croisés des gyrophares, comme des pales lumineuses, la lueur de l'incendie, et il se sentit frustré. Un véhicule d'incendie arriva en trombe, suivi d'une ambulance et de voitures de police. Il enviait les spectateurs qui regardaient la scène du haut de leur balcon. Une épaisse fumée noire s'élevait. Ce n'était pas ce qu'il voulait voir. Il descendit en vitesse de l'arbre, pressé de contempler son œuvre aux premières loges. Il ne voulait pas manquer le travail des ambulanciers et des pompiers. Le reste l'ennuyait. La tâche des techniciens et des enquêteurs n'avait rien d'intéressant. Il fit un détour par la rue de la Paix et regagna ses pénates par une petite rue tranquille.

Il monta les escaliers en trombe, ouvrit la porte qu'il ne fermait jamais à clé, se rua vers le balcon. La scène était démente. Deux longs cordons de voitures, tous phares allumés, étaient immobilisés dans la nuit, attendant que les pompiers achèvent d'éteindre le brasier dans une mer de mousse ignifuge. Le viaduc était comme un four, une trouée infernale. Et toute cette mousse qui giclait comme dans une laveuse. Une ambulance s'était arrêtée à dix mètres de l'accident. Les deux ambulanciers, tout habillés de blanc, parlaient entre eux en regardant l'amas de ferraille. L'un d'eux traçait de sinistres arabesques avec sa cigarette. Une autre ambulance, une Cadillac blanche marquée du signe de la Croix-Rouge, s'amena à tombeau ouvert en roulant sur l'accotement. Les policiers de la SQ avaient établi un large périmètre de sécurité. Le feu

s'éteignit peu à peu sous l'assaut répété des lances et des extincteurs.

Appuyé contre le garde-fou du balcon, H ne savait plus où regarder. Il ressentait une intense excitation. Il imagina Ti-Paul à ses côtés, fier de lui. Il huma les effluves dégagés par le brasier. L'odeur de fibre de verre, d'huile et de pneus brûlés empestait les environs. Mais il y avait aussi comme une odeur de méchoui, se disaient les badauds. C'était en fait l'odeur d'un homme qui venait de brûler vif.



## CHAPITRE 2

**DIMANCHE, 6 JUIN 1976**

Dans sa chambre du Hilton Hyatt, l'agent Daniel Duval retirait son short de jogging. Le robinet du bain coulait et une épaisse nuée l'auréolait. De ses pores s'échappait encore la sueur des 42.2 kilomètres du Nipnuck Trail Marathon, une épreuve assommante. Il aurait préféré un bain froid, mais il savait par expérience qu'il risquait d'horribles crampes. Le rythme avait été endiablé et la course pénible en raison de l'humidité extrême et d'une chaleur qui atteignait les 30 degrés. Jamais il n'aurait pu améliorer son temps, pensa-t-il en songeant à ces conditions médiocres. Trois heures, deux minutes, quinze secondes. Il était déçu. Son record, établi à Boston par une température idéale, était de 2h57. Il avait fini cent soixantième, loin derrière son idole Frank Shorter. Au moins, il s'assurait encore une fois une participation aux Olympiques de la police qui auraient lieu à Milwaukee. Il croyait qu'on faisait exprès pour choisir des villes où il n'y avait rien à faire.

C'était son premier marathon de l'année et il souhaitait descendre de nouveau sous la barre des trois heures dès la fin du mois d'août. Il se regarda dans le

miroir. Il n'avait pas le physique idéal d'un marathonnier et chaque épreuve lui coûtait entre trois et quatre kilos. « T'es trop lourd, trop musculaire, un gros camion », lui répétait sans arrêt l'entraîneur du club. Mais il savait qu'il pouvait encore progresser. Il avait davantage la physionomie d'un coureur de demi-fond, mais il adorait les courses d'endurance. Le trot tranquille de la course à pied lessivait son stress et ses angoisses. Chaque course lui procurait toute une palette d'émotions. Mais en ce 6 juin, n'eût été de la présence de Laurence, une jolie coureuse de son club, il aurait franchi la ligne d'arrivée avec trois minutes de plus au chrono. Son amour-propre l'avait empêché de casser avant la fin. Au diable le coup de chaleur !

Dans la chambre d'hôtel adjacente à la sienne, Laurence se reposait de son premier marathon. La jeune urgentologue de l'Hôtel-Dieu de Québec était folle de joie d'avoir réussi un aussi bon temps : trois heures dix minutes et dix secondes. Daniel et elle s'étaient sautés au cou dans l'euphorie du moment. Ce premier contact, si naturel, l'avait ravi. C'est lui qui l'avait encouragée dès le mois de février à s'entraîner en prévision d'un marathon.

Duval se pencha et versa dans le bain un sac de gros sel pour détendre ses quadriceps. Les cristaux blancs se diluèrent dans l'eau comme du soda-mousse. Ses muscles étaient bourrés d'acide lactique et il se mouvait avec peine. Il se glissa dans le bain en expirant de plaisir. Dans la baignoire trop petite, ses jambes entraient à peine, l'obligeant à s'asseoir à 90 degrés. Il sentit sa pulsation cardiaque redescendre autour de 48 battements par minute. Il bougeait lentement ses orteils, dont le gros, si laid, était noirci par tous ces kilomètres hebdomadaires. Il mouilla son visage en s'immergeant la tête. Il laissa échapper quelques bulles à la façon d'un gamin. Tout heureux, il songeait à

cette fin de semaine formidable, loin des tracas de la centrale de police. Il émergea à la surface en souriant et en pensant à Laurence. Il n'y avait pas grand-chose à faire au Connecticut, à part contempler les résidences secondaires des riches New-Yorkais. Mais Laurence et le marathon rachetaient tout.

Même s'il leur fallait rentrer tous les deux à Québec au cours de la nuit, la soirée n'était pas finie pour autant. Ils avaient réservé une table dans un restaurant marocain du centre-ville. Après avoir ingurgité des glucides et évité les aliments gras tout l'hiver, Duval sentait remonter en lui ses instincts de carnassier. Vivement les protéines animales, plaida-t-il au quarante-deuxième kilomètre. Ils s'étaient donné rendez-vous à six heures dans le vestibule.

Il se hissa difficilement hors du bain. Les dix derniers kilomètres s'étaient révélé une victoire de la volonté sur son corps qui lui disait d'arrêter. Toute la semaine il en sentirait les effets dévastateurs. Il ouvrit la lumière de la salle de bains et regarda l'heure. Il lui restait quinze minutes pour se préparer. Il alluma la radio et *Young American* de David Bowie retentit dans la pièce. Comme cette musique exaltait l'état d'excitation qu'il ressentait, il chanta avec le chanteur, bien qu'il ne sût qu'à moitié les paroles. Il s'installa devant le miroir, sortit son blaireau, se couvrit le visage de mousse et rasa sa barbe qui avait pris de l'expansion durant le marathon.

Daniel Duval avait des cheveux de jais qu'il portait très courts habituellement, mais son capitaine lui avait demandé de les laisser pousser quelques mois auparavant, sans lui dire pourquoi. Il se doutait bien qu'il s'agirait d'infiltrer un groupe criminalisé, probablement les Popeyes ou les Outlaws, des motards qui faisaient du Québec la Chicago du nord. Il peigna ses cheveux vers l'arrière en une longue vague, enduisit le bout de

ses doigts de brillantine et se passa la main dans la chevelure. Ce changement de coiffure avait beaucoup intrigué ses collègues et sa fille Mimi, qui trouvait son nouveau style « cool ». Cette allure désinvolte lui avait valu beaucoup de succès auprès des collègues féminines de la centrale. Il avait ordre de ne rien dire, hormis qu'un peu de changement ne faisait pas de tort. Son visage au teint foncé était bien défini ; ses traits délicats mettaient en évidence de grands yeux aux iris verts et des lèvres charnues comme des jujubes. Son menton était plutôt carré et le nez portait encore les traces d'une fracture subie durant sa jeunesse.

Il rinça son visage à l'eau froide pendant une longue minute. La journée ensoleillée avait renouvelé son hâle. Il marcha lentement et péniblement jusqu'à son sac de voyage. On eût dit quelqu'un qui recommençait à se mouvoir après avoir subi des fractures aux jambes. Heureusement, son pied droit blessé, qui l'avait tenu à l'écart de son sport pendant un mois, avait tenu la route. L'orthèse faisait son travail. Si les douleurs revenaient, il pouvait dire adieu à Milwaukee et à la bourse de 2000 \$; bien que l'argent fût secondaire, il en serait déçu.

Il hésita longuement entre un jean bleu et un pantalon blanc en lin et opta pour ce dernier. Il voulait se sentir plus à l'aise pour ce rendez-vous avec une femme, le premier depuis longtemps.

Il enfila le t-shirt souvenir que les organisateurs avaient remis aux marathoniens. Puisqu'il faisait chaud à l'extérieur, il hésita à se parfumer, mais se ravisa et vaporisa discrètement le dernier-né de Giorgio Armani sous ses oreilles. Daniel était veuf depuis trois ans. Pour la première fois depuis la mort de Marie-Claude, il faisait la cour sérieusement à une femme. Il n'avait plus pratiqué ces rituels amoureux depuis Mathusalem. Son collègue, Louis, l'avait sorti plusieurs fois dans

les bars, mais Daniel détestait danser et se trouvait d'une gaucherie lamentable. Il avait en horreur les discothèques enfumées et la musique disco. Il n'écoutait que du jazz et de la chanson.

Sa femme avait été sa première compagne. Ils s'étaient rencontrés à l'édifice Parthenais, au Q.-G. de la SQ. Il était patrouilleur à la Sûreté du Québec et suivait des cours du soir en criminologie. Après le deuil qui l'avait lentement conduit à la dépression, il avait surgi peu à peu de sa torpeur sous l'influence de sa fille Michelle. Il se sentait maintenant prêt à revivre, à renouer avec l'amour, sachant qu'il pouvait refaire sa vie avec une autre ; Mimi aussi semblait prête à accepter une autre femme dans la vie de son père et dans la sienne. Du moins en théorie.

Il chaussa ses sandales et se regarda une dernière fois dans le miroir : pas un poil, parfaitement rasé. Mais cette coupe de cheveux l'embarrassait.

Dans le corridor, deux marathoniens au physique décharné le saluèrent, lui adressant des sourires de compassion. Il appuya sur le bouton de l'ascenseur et souhaita ne pas rencontrer Laurence avant qu'elle sorte de sa chambre. Il avait deux minutes d'avance. Il savait qu'une autre épreuve, bien plus difficile, allait s'engager. Il adorait se trouver en compagnie de cette fille, de six ans sa cadette. Il la trouvait sémillante, belle et pleine d'esprit. Elle lui redonnait un souffle de jeunesse, lui qui, à trente-cinq ans, se sentait vieux. Il comptait déjà quinze ans de service à la SQ, dont sept années à l'Escouade des crimes contre la personne et trois comme chargé de cours à l'école de criminologie de l'Université de Montréal.

Il appuya sur le bouton pour que la porte de l'ascenseur s'ouvre plus rapidement. Il aperçut Laurence de biais qui lisait des revues devant le kiosque à journaux.

Il la contempla de profil : ses longs cheveux bruns glissaient sur sa nuque. Elle était resplendissante. Elle portait aussi le maillot gris du marathon, un bermuda bleu et des sandales romaines. Ses jambes ambrées par ses longues courses quotidiennes étaient musclées, mais d'une musculature tout en délicatesse. Il ressentit son premier nœud à l'estomac, sa gorge se noua, il se racla la gorge. En avalant sa salive, il s'approcha lentement et huma le parfum de lavande qui se dégageait d'elle. Il avait l'impression de marcher sur un fil de fer.

Elle lisait un article du *Times* sur les espoirs américains aux Jeux olympiques de Montréal. Daniel avança subrepticement sa tête par-dessus son épaule.

— Tiens ! Les Américains parlent de nous.

— Surtout de leur champion. Frank Shorter a gagné un marathon en 2 h 9 l'an dernier.

— C'est une machine, ce gars-là. Il va gagner à Montréal.

La bandoulière de son sac en toile glissa sur son épaule cuivrée. Elle la replaça d'un geste élégant, puis passa une main dans sa chevelure soyeuse qu'elle ramena vers l'arrière.

— Comment on se sent deux heures après son premier marathon ? s'enquit Daniel.

— Vidée, mais tellement fière.

Elle remit la revue dans le présentoir, puis ils se dirigèrent vers les portes tournantes qui éclataient de soleil. Elle remarqua aussitôt qu'il claudiquait.

— On dirait qu'on t'a tabassé à coups de bâton.

— Mon métier est tout désigné pour ça...

— Pas ta fasciite, j'espère ?

— Non. C'est l'autre pied...

— Tu veux que je t'examine pour voir s'il y a de l'inflammation ?

Daniel éclata de rire à la perspective d'un examen podologique par Laurence. Un premier contact physique par l'entremise de ses pieds lui parut hors de question. Ses orteils étaient horribles.

— Non merci, docteur. J'ai trop voulu performer malgré toute cette humidité. Je vais être la risée des collègues pendant une semaine.

— Il te faudrait un massage sportif pour cicatriser toutes les microdéchirures.

— Ces massages-là sont dignes des méthodes de la Gestapo. Je préfère encore boiter trois jours.

— Et si on prenait un taxi ? Ce serait déjà une bonne thérapie, suggéra Laurence.

— C'est une excellente idée...

Elle volait, se trouvait au-dessus du monde après ce marathon. Elle avait accompli quelque chose qu'elle croyait ne jamais pouvoir réaliser. Et elle vivait ce moment avec Daniel, qu'elle appréciait un peu plus chaque jour, sans trop savoir si elle éprouvait pour lui de l'amitié ou de l'amour. Elle se sentait attirée par cet homme calme, plein d'assurance. Étant donné qu'elle avait toujours été considérée comme une grande perche à l'école, elle avait toujours recherché des hommes aussi grands qu'elle et Daniel la dépassait de deux centimètres, ce qui n'était pas arrivé souvent dans sa vie puisqu'elle mesurait un mètre quatre-vingt-deux. Bien sûr, quelques années les séparaient, mais cet écart ne poserait un problème qu'à sa mère. Au départ, la profession de Daniel l'avait rebutée. Elle entretenait plein de préjugés à l'égard des policiers, mais comme il travaillait au service des enquêtes criminelles, elle avait fini par voir ce métier d'un autre point de vue. Finissante en médecine deux ans plus tôt, elle avait connu de mauvaises expériences avec des policiers quand elle était de garde, n'appréciant pas leur comportement envers des détenus blessés

qui devaient être soignés. Sa mère, une bourgeoise de Sillery, espérait bien que ce béguin ne se concrétise pas en union.

Lors des entraînements, les membres du club s'étaient vite aperçus de leur complicité. Dès son arrivée, Laurence était devenue un pôle d'attraction, se faisant draguer par tous les mâles, même par les hommes mariés. Ils lui semblaient tous disponibles. Un seul demeurait discret à son égard : le grand noir avec un maillot aux couleurs de l'Université de Montréal. Elle lui avait parlé la première et il avait saisi la perche. Duval lui avait donné maints conseils au cours des longues sorties dominicales qui préparent les coureurs aux marathons. Parfois, il avait même couru plusieurs kilomètres dans une vague de coureurs beaucoup plus lents que lui, uniquement pour l'aider et l'encourager, ce qui lui avait valu les railleries de ses compagnons.

À l'extérieur, les rues étaient décorées de fanions étoilés célébrant le bicentenaire de l'indépendance américaine : 1776-1976. Partout la figure de l'Oncle Sam coiffé de son haut-de-forme étoilé vous apostrophait d'un doigt menaçant. Un an après le retrait en catastrophe des troupes américaines du Vietnam, les étoiles avaient pâli. La fête avait un goût amer.

Daniel se mouvait si lentement que Laurence lui montra un fauteuil roulant à la sortie des portes tournantes :

— Je peux te pousser si tu veux.

— Comme médecin, tu devrais savoir que demain tu sentiras dans chaque pas les 42 kilomètres d'aujourd'hui.

— Sauf que demain j'ai pris congé, moi...

Ce sourire moqueur terrassa Duval.

D'un geste gracieux, elle héla un taxi.





## JACQUES CÔTÉ...

... vit à Québec. Il enseigne la littérature au Cégep de Sainte-Foy. En 2000, il publie un premier roman policier, *Nébulosité croissante en fin de journée*. *Le Rouge idéal* (2002), second volet de la série, reçoit le prix Arthur-Ellis 2003, puis *La Rive Noire* (2005) remporte le prix Saint-Pacôme 2006 et *Le Chemin des brumes* (2008) obtient le Prix de la Ville de Québec et le Arthur-Ellis 2009. En 2003, Jacques Côté fait paraître *Wilfrid Derome, expert en homicides* (2003). Grand Prix *La Presse* de la biographie, ce récit fait connaître le pionnier des sciences judiciaires et de la médecine légale en Amérique. Jacques Côté a été conférencier invité de l'École de criminologie de Montréal, de la Société médicale de Québec et du Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale, de la Sûreté du Québec à Montréal, mais aussi de plusieurs écoles et bibliothèques du Québec. En 2004, il a participé à la réalisation d'un documentaire sur la vie de Wilfrid Derome présenté à canal D.

# EXTRAIT DU CATALOGUE



## Collection «Romans» / Collection «Nouvelles»

- 034 *Nébulosité croissante en fin de journée* Jacques Côté  
035 *La Voix sur la montagne* Maxime Houde  
036 *Le Chromosome Y* Leona Gom  
037 (N) *La Maison au bord de la mer* Élisabeth Vonarburg  
038 *Firestorm* Luc Durocher  
039 *Aliss* Patrick Senécal  
040 *L'Argent du monde -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) Jean-Jacques Pelletier  
041 *L'Argent du monde -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) Jean-Jacques Pelletier  
042 *Gueule d'ange* Jacques Bissonnette  
043 *La Mémoire du lac* Joël Champetier  
044 *Une chanson pour Arbonne* Guy Gavriel Kay  
045 *5150, rue des Ormes* Patrick Senécal  
046 *L'Enfant de la nuit* (Le Pouvoir du sang -1) Nancy Kilpatrick  
047 *La Trajectoire du pion* Michel Jobin  
048 *La Femme trop tard* Jean-Jacques Pelletier  
049 *La Mort tout près* (Le Pouvoir du sang -2) Nancy Kilpatrick  
050 *Sanguine* Jacques Bissonnette  
051 *Sac de nœuds* Robert Malacci  
052 *La Mort dans l'âme* Maxime Houde  
053 *Renaissance* (Le Pouvoir du sang -3) Nancy Kilpatrick  
054 *Les Sources de la magie* Joël Champetier  
055 *L'Aigle des profondeurs* Esther Rochon  
056 *Voile vers Sarance* (La Mosaïque sarantine -1) Guy Gavriel Kay  
057 *Seigneur des Empereurs* (La Mosaïque sarantine -2) Guy Gavriel Kay  
058 *La Passion du sang* (Le Pouvoir du sang -4) Nancy Kilpatrick  
059 *Les Sept Jours du talion* Patrick Senécal  
060 *L'Arbre de l'Été* (La Tapisserie de Fionavar -1) Guy Gavriel Kay  
061 *Le Feu vagabond* (La Tapisserie de Fionavar -2) Guy Gavriel Kay  
062 *La Route obscure* (La Tapisserie de Fionavar -3) Guy Gavriel Kay  
063 *Le Rouge idéal* Jacques Côté  
064 *La Cage de Londres* Jean-Pierre Guillet  
065 (N) *Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses* Peter Sellers (dir.)  
066 *Le Passager* Patrick Senécal  
067 *L'Eau noire* (Les Cités intérieures -2) Natasha Beaulieu  
068 *Le Jeu de la passion* Sean Stewart  
069 *Phaos* Alain Bergeron  
070 (N) *Le Jeu des coquilles de nautilus* Élisabeth Vonarburg  
071 *Le Salaire de la honte* Maxime Houde  
072 *Le Bien des autres -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3) Jean-Jacques Pelletier  
073 *Le Bien des autres -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3) Jean-Jacques Pelletier  
074 *La Nuit de toutes les chances* Eric Wright  
075 *Les Jours de l'ombre* Francine Pelletier  
076 *Oniria* Patrick Senécal

077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse iNSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier
104	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
105	<i>Une affaire délicate</i>	Eric Wright
106	<i>L'Agence Kavongo</i>	Camille Bouchard
107	<i>Si l'oiseau meurt</i>	Francine Pelletier
108	<i>Ysabel</i>	Guy Gavriel Kay
109	<i>Le Vide -1. Vivre au Max</i>	Patrick Sénécal
110	<i>Le Vide -2. Flambeaux</i>	Patrick Sénécal
111	<i>Mort au générique</i>	Eric Wright
112	<i>Le Poids des illusions</i>	Maxime Houde
113	<i>Le Chemin des brumes</i>	Jacques Côté
114	<i>Lame</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
115	<i>Les Écueils du temps</i> (La Suite du temps -3)	Daniel Sernine
116	<i>Les Exilés</i>	Héloïse Côté
117	<i>Une fêlure au flanc du monde</i>	Éric Gauthier
118	<i>La Belle au gant noir</i>	Robert Malacci
119	<i>Les Filles du juge</i>	Robert Malacci
120	<i>Mort à l'italienne</i>	Eric Wright
121	<i>Une mort collégiale</i>	Eric Wright
122	<i>Un automne écarlate</i> (Les Carnets de Francis -1)	François Lévesque
123	<i>La Dragonne de l'aurore</i>	Esther Rochon
124	<i>Les Voyageurs malgré eux</i>	Élisabeth Vonarburg
125	<i>Un tour en Arkadie</i>	Francine Pelletier
126	(N) <i>L'Enfant des Mondes Assoupis</i>	Yves Meynard
127	(N) <i>Les Leçons de la cruauté</i>	Laurent McAllister
128	(N) <i>Sang de pierre</i>	Élisabeth Vonarburg
129	<i>Le Mystère des Sylvaneaux</i>	Joël Champetier

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS  
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?  
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

**www.alire.com**

Extrait de la publication

**NÉBULOSITÉ CROISSANTE EN FIN DE JOURNÉE**  
est le quarantième titre publié  
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique  
a été achevée en mai 2010  
pour le compte des éditions





« ENFIN UN POLAR QUÉBÉCOIS  
QUI N'EST NI UN PRÉTEXTE, NI  
UNE PÂLE IMITATION DES AMÉ-  
RICAINS. » *LE LIBRAIRE*

## Nébulosité croissante en fin de journée

Juin 1976...

Alors qu'une terrible canicule s'abat sur tout le Québec, les jeux Olympiques de Montréal se profilent à l'horizon. Mais à Sainte-Foy, en banlieue de la Vieille Capitale, H se soucie peu de la chaleur et des jeux. À peine sorti de prison, il perd le nouvel emploi qui était censé consacrer sa réinsertion sociale. Des gens devront payer pour ce nouvel échec!

Daniel Duval, lui, est enquêteur à la Sûreté du Québec. À son retour d'un marathon, il fait face à un cas difficile: un psychopathe s'amuse à canarder des automobilistes sur le boulevard Duplessis. En compagnie de son coéquipier, Louis Harel, il tente désespérément de mettre la main au collet du tireur fou afin d'éviter d'autres meurtres gratuits.

Or, les deux policiers ne connaissent pas la passion morbide de H pour la démolition automobile... ni sa ferme intention de se payer la peau d'un flic!

**TEXTE INÉDIT**



14,95 \$

9 782896 153541 Extrait de la publication **8,90 € TTC**

